

Denys Gaudin

Écume de l'être et décoction de fin

Nous poursuivons notre exploration des leçons de janvier du séminaire La Logique du fantasme ¹. Dans un premier temps, nous revenons sur les définitions renouvelées de l'aliénation, du Ça et de l'inconscient. Dans un second, nous interrogeons les éléments relatifs au parcours d'une analyse. À l'appui du cogito lacanien, nous tenterons de cerner les différents trajets, points de croisement ou autres lieux où l'analyse passe.

Une autre aliénation

Le Séminaire XIV ouvre l'espace d'un renouvellement de nos concepts. Dans l'écornure des ensembles constitués par les formules « je ne pense pas » et « je ne suis pas », Lacan va situer le Ça et l'inconscient. Pour les aborder, il pose le préalable d'une opération nécessaire : l'aliénation. Nous verrons qu'ici ce terme ne se réduit pas à la lecture proposée lors des précédents séminaires.

Le concept d'aliénation renvoie aux développements de Hegel, ainsi qu'à leur reprise par Marx. Dans ces deux occurrences, il est question de perte, et plus précisément du destin d'une perte. Rappelons également qu'en son sens juridique, l'aliénation désigne aussi une cession. Il s'agit d'une opération « qui a pour conséquence de faire sortir un bien ou un droit du patrimoine de celui qui en est l'actuel propriétaire ou l'actuel titulaire ². » S'inscrivant dans cette perspective, Lacan en fait la formule d'un choix nécessairement perdant. Il l'illustre avec un énoncé comme « la bourse ou la vie ». Dans ce type d'alternative, le sujet sera plus ou moins perdant, mais jamais gagnant. S'il choisit la bourse, il perd tout. S'il choisit la vie, il sera amputé de la bourse, laissant entendre que la vie se paye d'une castration, ou que la castration fait le prix de la vie. L'aliénation fait donc

l'indice d'un choix forcé, d'une alternative biaisée où l'option envisageable implique une perte.

Lors du *Séminaire XI*, Lacan situe l'aliénation dans un *vel* entre l'être et l'Autre, entre l'être et le sens. Il se centre alors sur la causation du sujet, sur les conditions de son émergence. Il indique que ce dernier n'a d'autre choix que celui de l'Autre. La naissance du sujet le lie à l'Autre, elle en fait un A-lié-né, un sujet représenté par les signifiants de l'Autre. Cette naissance l'inscrit dans un ordre où le mot tue la chose, où l'être se perd. Lors du *Séminaire XIV*, la perspective n'est plus la même. En effet, Lacan commence par annoncer : « Le fait de l'aliénation n'est pas que nous soyons repris, représentés dans l'autre, mais il est au contraire essentiellement fondé sur le rejet de l'Autre ³ [...]. » Il semble ici balayer ses précédentes articulations. L'aliénation n'est ni reprise ni représentation au lieu de l'Autre, mais rejet de l'Autre. « Plût au ciel, donc, que l'aliénation consistât en ce que nous nous trouvions à l'aise au lieu de l'Autre », poursuit-il. « C'est assurément ce qui donne son allégresse à la démarche de Descartes », ajoute-t-il. Le philosophe s'en remet à Dieu, à l'Autre divin, mais pour Lacan, « ce fondement fidéiste qui reste si profondément ancré encore dans la pensée au niveau du XVII^e siècle, n'est précisément plus tellement soutenable pour nous ⁴ ».

Dans l'ère *post-cogito*, la science inaugure un mouvement où l'Autre est mis de côté, où le fondement fidéiste n'est plus tenable. Lacan précise que dorénavant « personne n'y croit » : « À notre époque, des plus dévots aux plus libertins – si tant est que ce terme ait encore un sens – tout le monde est athée ⁵. » Le repos sur l'Autre, comme lieu de la vérité, est devenu caduc. L'aliénation reçoit dès lors une nouvelle définition : « Cela ne veut pas dire du tout que nous nous en remettions à l'Autre. Nous nous apercevons au contraire de la caducité de tout ce qui se fonde seulement sur ce recours à l'Autre ⁶. » L'aliénation se conçoit dorénavant comme « chute de l'Autre ».

Dans une optique d'allure inversée, l'aliénation n'est plus le choix de l'Autre mais la perte de l'Autre. Pour prolonger l'impression d'inversion, nous précisons que, dans la première occurrence, le choix de l'Autre se conjugue à une perte d'être, alors que, dans la seconde, la perte de l'Autre consacre le choix de l'être. En effet, nous avons souligné que, dans son choix forcé, le sujet choisit « je ne pense pas » afin de sauvegarder l'être. Telle qu'elle s'articule dans le *Séminaire XIV*, l'aliénation s'annonce comme l'inverse de celle présentée lors du *Séminaire XI* : elle se décline comme choix de l'être et « élimination » de l'Autre ⁷.

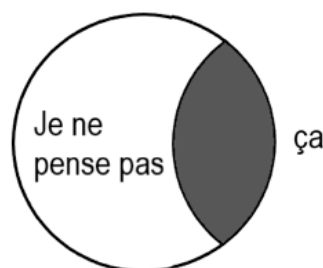
Dès lors, devrions-nous considérer qu'avec ces deux versions d'allure contradictoire, nous serions, là aussi, forcés à choisir, à en prendre une et laisser l'autre ? Sans abonder dans l'ère du « en même temps », qui est le strict inverse du choix aliénant, nous considérons que ces deux versions ne sont pas nécessairement contradictoires. En effet, François Balmès nous fait remarquer qu'elles opèrent chacune sur deux niveaux distincts ⁸. La première se situe sur un plan structural. Elle concerne la causation du sujet, entendu comme sujet du signifiant, représenté par un signifiant pour un autre. La seconde prend acte d'une « situation historique de la subjectivité contemporaine ⁹ », elle rend compte du sujet moderne, du sujet de la science, de l'ère post-*cogito*. Il s'agit de prendre la mesure d'une époque où le sujet s'inscrit dans un rejet de l'Autre, de cet Autre entendu comme lieu de la vérité.

Dans sa nouvelle version, l'aliénation s'annonce plus ruineuse encore. En effet, l'Autre est éliminé, il a « disparu » au profit du choix de l'être, d'une sauvegarde de l'être. Mais n'oublions pas qu'il s'agit pour Lacan d'un « faux-être », que le choix du « je ne pense pas » sauve l'illusion de l'être mais ne le garantit en rien. Comme Orphée, le sujet se trouve deux fois perdant : l'Autre est éliminé et l'être est rejeté. Ainsi s'annoncent les conditions du sujet de la modernité, sujet perdant, perdu entre un Autre disparu et un être qui échappe.

Le Ça

Lorsque Lacan reprend le concept de Ça, il l'introduit comme complément du « je ne pense pas », comme complément du choix forcé. Une première approche, déduite des avancées freudiennes, nous donne un aperçu sur ce couplage : si le Ça renvoie au domaine silencieux des pulsions, quelle formule s'y adjoint mieux que « je ne pense pas », que le fait de ne rien vouloir savoir ?

Le Ça se trouve du côté du « je ne pense pas » mais ne s'y confond pas. Il prend place dans l'écornure, là où Lacan situe le « pas », la négation de l'intersection.



Il s'agit d'un « pas » qui, de ce côté, vient mordre sur l'ensemble de l'être, au lieu où Descartes situait l'être du Je.

Pour préciser ses avancées, Lacan propose d'aborder cette modalité de « pas-je » en référence à la grammaire. Il invite à considérer le Ça comme étant « à proprement parler tout ce qui, dans le discours en tant que structure logique, n'est pas je, c'est-à-dire tout le reste de la structure ¹⁰ ». « Et quand je dis *structure* », ajoute-t-il, « structure *logique*, entendez *grammaticale* ¹¹ ».

La structure grammaticale

Dans les termes de Lacan, la référence à la grammaire renvoie vers les montages pulsionnels. Il le mentionne en parlant de « tracé, montage, grammatical, dont les inversions, réversions, complexifications, ne s'ordonnent pas autrement dans l'application de diverses opérations, partielles et choisies, de renversement, *Verkehrung*, et de négation ¹² ». Ainsi, une phrase comme « Un enfant est battu » fait le support grammatical de la pulsion. Ce que Freud nommait « le renversement dans son contraire » et « le retournement sur la personne propre » désigne les articulations grammaticales où une particule négative peut produire un renversement, où un simple « ne » peut détourner le cours d'une pulsion. Lacan met l'accent sur le fait que, dans le registre pulsionnel, le montage n'est pas déterminé par le sujet mais par la grammaire. Nous parlerons donc de « grammaire de la pulsion », précisant que cette dernière est « acéphale », sans tête, sans sujet pour la conduire.

Le pas-je

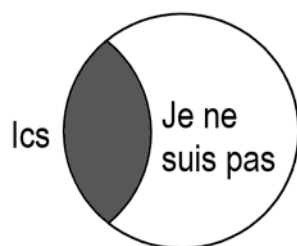
Lacan définit le Ça comme une modalité du « pas-je ». S'appuyant à nouveau sur le fantasme *Un enfant est battu*, il nous fait remarquer que, dans ses différentes déclinaisons, le « je » n'apparaît jamais. Les diverses réversions sont bien d'ordre grammatical, passant de « battre » à « être battu », de « il » à « on », soit autant de mouvements ne prenant place qu'en un registre langagier, registre régi par la grammaire. Pour autant, l'énoncé « Je suis battu par le père » n'est pas articulé. Il s'agit d'une reconstruction où le « je » doit être supposé. Ce dernier est à la fois l'élément central et l'élément absent. Non seulement il n'apparaît pas comme *shifter* dans les différents énoncés, mais au-delà, Lacan indique que « le Je lui-même » est exclu, que le Je qui parle ne s'implique et ne se reconnaît dans aucun des termes en jeu.

Ayant distingué le Ça du Je, Lacan présente ensuite leur relation : « Il n'y a d'autre façon de faire fonctionner le Je en tant qu'être au monde, sa relation au monde, qu'à en passer par la structure grammaticale, qui n'est

pas autre chose que l'essence du Ça¹³. » Le Ça se présente comme structure, « articulation de la pensée¹⁴ », il est ce qui fait support au Je, ce qui organise sa relation au monde.

L'inconscient

Sur un plan général, l'inconscient se rapporte aux pensées inconscientes, à ces pensées où « je ne suis pas », où il est impossible de dire « je suis ». Dès lors, il prend place comme complément de la formule « je ne suis pas ».



Poursuivant ses développements, Lacan parlera de l'inconscient comme « pense-chose ». Il précisera le statut des « choses » en question, soulignant qu'elles font écho au terme freudien de *Sachvorstellungen*, de représentations de choses. À ce sujet, nous rappellerons que, lors de son séminaire sur l'éthique, Lacan distingue diverses modalités de la chose. Au sens de *die Sache*, elle se conçoit comme « produit de l'industrie ou de l'action humaine en tant que gouvernée par le langage¹⁵ », autrement dit comme articulée à l'ordre langagier. Par opposition, en tant que *das Ding*, la Chose relève de l'irreprésentable, du « non-assimilable¹⁶ », de ce qui échappe au signifiant.

L'inconscient se décline comme lieu où les choses, au sens de *die Sache*, sont pensées, et Lacan va mettre l'accent sur une composante essentielle à ces représentations de choses : leur corrélation à la dimension de signification.

La signification

Pour préciser ces aspects, il nous paraît pertinent d'opérer un détour par les travaux de Gottlob Frege. Ce dernier propose un modèle où il distingue le *Sinn* de la *Bedeutung*, le sens de la signification. Dans ses *Écrits logiques*, il invite à considérer la *Bedeutung* sous l'angle de la désignation, de l'objet auquel on se réfère. De son côté, le *Sinn* renvoie vers un « contenu de pensée¹⁷ », vers ce que cela veut dire. Pour l'illustrer, il s'appuie sur deux propositions : « l'étoile du matin » et « l'étoile du soir ». Du point de vue de la signification, de l'objet désigné, ces deux propositions sont

équivalentes, car elles dénotent le même objet : la planète qu'on appelle Vénus. Pour autant, du point de vue du sens, du *Sinn*, ces deux propositions diffèrent, car elles n'évoquent pas le même contenu de pensée. Nous avons donc deux sens pour une même *Bedeutung*. Restant dans les sphères planétaires, Frege ajoute un exemple avec la proposition : « Le corps céleste le plus éloigné de la Terre ». Il précise qu'en ce cas, nous avons un sens, un contenu de pensée. Nous pouvons en effet saisir ce que cette phrase veut dire ¹⁸. Pour autant, la *Bedeutung* demeure bien douteuse. L'espace étant infini, la référence reste indéterminée, aucun objet ne tombe sous le concept de « corps céleste le plus éloigné de la Terre ». Frege conclut qu'« on peut donc concevoir un sens sans avoir pour autant avec certitude une *Bedeutung* ¹⁹ ».

Une *Bedeutung* impossible

Lacan prend acte des avancées frégéennes, mais il ajoute une composante décisive. Il articule la dimension de signification à une absence, à ce qui manque au champ de la référence. Lors du *Séminaire XIV*, il souligne qu'au niveau de l'inconscient, des représentations de choses, nous trouvons la dimension centrale d'une *Bedeutung* impossible. Il parle alors de « ce qui, dans la *Bedeutung* de l'inconscient, est frappé de je ne sais quelle caducité de la pensée ²⁰. » En d'autres termes, dans le champ des représentations de choses et de leur *Bedeutung*, la pensée rencontre une arête ²¹. Cette dernière concerne le sexe, elle signale « l'incapacité de toute *Bedeutung* à couvrir ce qu'il en est du sexe ». Ce qu'il en est du sexe équivaut au « corps céleste le plus éloigné de la Terre », à ce qui n'est pas référencé. À cette époque de son enseignement, Lacan n'a pas encore établi la formule selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel », mais c'est bien ce sillon qui s'indique ici. Dans ce séminaire, il dira qu'il « n'y a pas d'acte sexuel », autrement dit, qu'il n'y a pas d'acte par lequel un sujet peut se fonder comme homme ou femme. La *Bedeutung* du sexe, entendue comme signification du sexe, serait ce qui pourrait fonder ce qu'il en est de l'homme et de la femme. Or, cette *Bedeutung* manque à l'appel. À ce niveau intervient le phallus, comme pis-aller pour un abord du sexe. Lacan le formule ainsi : « La différence sexuelle ne se supporte que de la *Bedeutung* de quelque chose qui manque sous l'aspect du phallus (Φ) ²². »

Il illustre ces aspects en revenant sur le rêve d'un des patients de Freud, rêve où, dans un premier abord, le rapport homme-femme semble s'établir sur un mode harmonieux. Pour autant, survient rapidement « la syncope », ce qui « vient perturber ce beau rapport plein de certitude entre

l'homme et la femme ²³. » En effet, dans ce rêve où le rêveur rencontre une femme, arrivent ensuite sa propre sœur et une autre femme de la famille, soit autant de personnages envers lesquels l'abord sexuel n'est plus vraiment « franc et direct ». Le rapport flanche et s'évanouit. Lacan en tire les conséquences suivantes : « Le sens logique originel de la castration en tant que l'analyse en a découvert la dimension, repose en ceci qu'au niveau des *Bedeutungen*, des significations, le langage, en tant qu'il structure le sujet, très mathématiquement fait défaut quant au rapport entre les sexes, et réduit la polarité sexuelle à un *avoir ou n'avoir pas* la connotation phallique ²⁴ ».

Ainsi, le champ de l'inconscient, des pensées de l'inconscient, se définit comme centré par « la radicale inadéquation de la pensée à la réalité du sexe ²⁵ ». Ce que nous nommons castration, et que nous désignons par « - ϕ », se rapporte à cette inadéquation, à cette chose impensable gisant au creux du pense-chose.

L'objet (a) et la question de l'être

Du côté du Ça, Lacan parle également d'un élément central, d'un « objet noyau » : l'objet *a*. À ce titre, le *Séminaire XIV* nous mène à questionner plus avant le statut de cet objet. Au-delà de son rapport au désir, comme objet cause du désir, ou de son renvoi vers la jouissance, comme objet plus-de-jouir, Lacan mentionne ici son rapport à l'être, à la question de l'être. Cette question est de celles qui hantent les séminaires de Lacan. Elle revient en effet à maintes reprises, mais souvent ses contours varient et demeurent indistincts ²⁶. À l'époque du *Séminaire XIV*, c'est donc par l'objet *a* que la question de l'être fait retour. Lacan opère alors un rapprochement entre cet objet et le concept de *Dasein* ²⁷.

Pour saisir la teneur de cette proposition, il nous paraît nécessaire de revenir vers la pensée d'Heidegger. Dans *Être et temps*, ce dernier propose un partage, une répartition entre les concepts d'être et d'étant, entre la question de l'être et le domaine de l'étant. Ainsi, nous rappellerons que l'étant se rapporte à ce qui est, alors que l'être, pour sa part, n'est aucun étant. Pour aborder l'être, Heidegger le rapporte au néant, à ce qui n'est rien d'étant. Il donnera corps à cette distinction en réservant de longs développements au phénomène de l'angoisse, conçu comme instant singulier où un néant se révèle. Il distingue alors la peur de l'angoisse, la première étant produite par « un étant nocif intérieur au monde ²⁸ », tandis que la seconde ne répond pas à cette logique. « Le devant-quoi de l'angoisse est l'être-au-monde en tant que tel ²⁹ », annonce-t-il. L'angoisse se rapporte à un

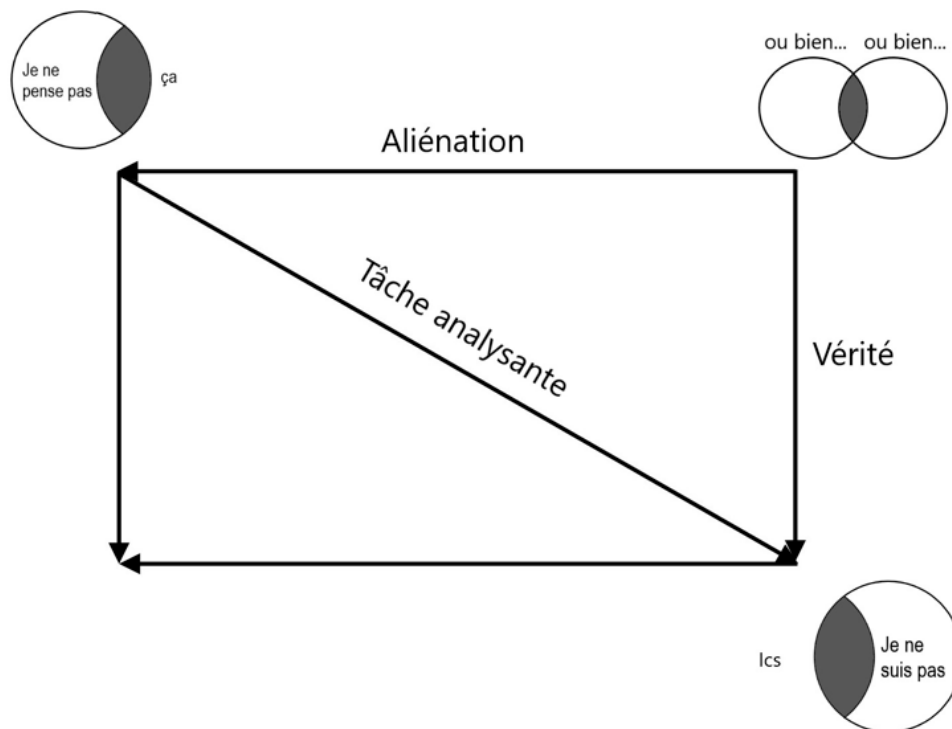
« devant-quoi complètement indéterminé », un « devant-quoi » faisant signe vers l'être, vers « l'être-au-monde en tant que tel ³⁰ ». Dans l'angoisse, les repères de l'étant s'effritent et laissent place au néant, à un rien qui, sur un versant positif, vaut comme révélation de l'être-au-monde. Nous retrouvons ici l'écho des articulations lacaniennes, lorsque ce dernier indique que l'angoisse n'est pas sans objet, mais qu'il s'agit d'un objet singulier, d'un objet qui échappe à la perception, à la saisie, à la représentation. En ce sens, nous pourrions qualifier l'objet *a* lacanien de « devant-quoi complètement indéterminé », de « devant-quoi » angoissant, à la fois étranger et intimement familier. Ainsi, nous relevons un premier voisinage entre la question de l'être chez Heidegger et celle de l'objet chez Lacan.

Sur un autre plan, nous rappellerons qu'Heidegger considère que la question de l'être a été oubliée. Sa lecture du *cogito* met en avant cet oubli, soulignant que la formule « je pense donc je suis » procède d'un raccourci ³¹, que Descartes « laisse complètement chômée la question de l'être ³². » Le *cogito* entérine la mise au ban de la question qu'osaient affronter les penseurs de l'Antiquité, question qui nécessite quelques détours, qui interroge les conditions pour que la pensée puisse êtreindre l'être. Les travaux d'Heidegger consistent précisément à réintroduire cette question. Le concept de *Dasein* va prendre place en ce contexte. Ce dernier se rapporte à l'homme, il s'agit comme tel d'un étant, mais d'un étant singulier, d'un étant qui se distingue en ceci qu'il est concerné par la question de l'être. Dans cette terminologie, l'homme se distingue de l'animal ou de la plante en tant qu'il se questionne sur l'être. Heidegger donnera alors la définition suivante : « Cet étant que nous sommes chaque fois nous-mêmes et qui a, entre autres possibilités d'être, celle de questionner, nous lui faisons place dans notre terminologie sous le nom de *Dasein* ³³. » Ce dernier se décline comme « haut lieu de l'entente de l'être ³⁴ », comme étant ouvert à la question de l'être.

Ainsi, rapporté au concept de *Dasein*, l'objet *a* s'entend comme ce qui ouvre la question de l'être. Il ne la résout ni ne la ferme, il l'introduit. L'objet s'indique alors comme porteur de la question de l'être.

La croisée des chemins

Nos précédents développements ont permis de situer les différents termes du quadrangle.



Dans le premier angle, en haut à droite, nous trouvons le *vel* du « ou bien je ne pense pas, ou bien je ne suis pas ». Il s'agit du temps logique qui précède le choix forcé.

Le deuxième angle, en haut à gauche, est le résultat du choix forcé, de l'opération d'aliénation. Nous y trouvons le sujet dans son état « natif », dans un « je ne pense pas » où il sauve son (faux) être.

Le troisième angle, en bas à droite, est celui qui détermine la tâche analysante. Il s'agit de la formule « je ne suis pas », située comme vérité du *vel* initial, comme choix impossible mais atteignable par l'analyse.

Reste à situer le quatrième angle, qui comme tel annonce le produit d'une analyse. Lacan le présente comme le fruit d'un mouvement, d'une opération singulière qu'il décrit comme suit : « Les cercles du *Je ne pense pas* et du *Je ne suis pas* vont se recouvrir, de façon à s'éclipser, s'occulter l'un l'autre, mais avec une torsion ³⁵. » Il précise ensuite que « c'est le Ça qui va venir à la place du *Je ne suis pas*, le positivant en un *Je suis ça* », et conjointement, « en sens inverse, c'est l'inconscient qui vient à la place du *Je ne pense pas* ³⁶. » L'opération analytique implique un mouvement double où le complément (le Ça ou l'inconscient) intervient au lieu de l'ensemble opposé :

– le Ça vient au lieu du « je ne suis pas ». À ce niveau, il porte un effet de positivation, faisant passer la formule « je ne suis pas » à une modalité du « je suis » : « je suis ça » ;

– en parallèle, ce qui a trait à l'inconscient porte un effet du côté du « je ne pense pas », au lieu où le sujet sauvegarde son faux-être.

Afin de déplier ce mouvement, revenons en premier lieu sur la formule « je suis ça ». Si, avec Lacan, nous considérons que, dans cette phrase, le terme « ça » se rapporte à l'objet a , alors « je suis ça » peut se lire comme le témoin de l'instant où le sujet s'égalise à l'objet a . Au-delà des pensées où « je ne suis pas », l'analyse dégage la dimension de l'objet. Lacan précise ici que cet objet va fonder un « je suis » : « je suis ça ». Dès lors, l'objet a se présente comme ce qui fait l'être du sujet. Mais qu'en est-il de cet être ? Lacan livrera de précieuses indications lorsque, revenant sur ces éléments, il parlera l'année suivante d'un « être sans essence ³⁷ ». Sous ses allures de paradoxe, cette formule indique la piste d'un être évidé, déclinable comme vide d'être. L'objet lacanien se rapporte à ce vide, il est substance de vide. Ainsi, nous avancerons que « je suis ça » signe la rencontre d'un vide, du vide qui, précisément, fait l'être du sujet : un « être sans essence ».

Venons-en maintenant au second mouvement d'occultation, où l'inconscient vient à la place de « je ne pense pas ». Ce recouvrement signale un passage dans le rapport à l'être. Là où trônait le faux-être, l'éclipse analytique instaure le manque-à-être. La castration révèle la fausseté, la fallace d'un « je suis » dont « je ne pense pas » faisait le paravent. Lacan parlera de ce passage comme d'une « réalisation » du manque : « C'est quelque chose qui est ma foi d'autant plus à mettre en valeur que, comme expérience subjective, cela n'a jamais été fait avant la psychanalyse, cela s'appelle la castration, qui est à prendre dans sa dimension d'expérience subjective, pour autant que nulle part, sinon par cette voie, le sujet ne se réalise exactement qu'en tant que manque, ce qui veut dire que l'expérience subjective aboutit à ceci que nous symbolisons du $-\phi$ ³⁸. »

Le quatrième angle annonce qu'en un mouvement conjoint, le sujet fait l'épreuve de la division qui le frappe et de l'objet qui le détermine. Le $-\phi$, comme signe d'un impensable du sexe, de l'impossibilité de se fonder comme homme ou femme, renvoie le sujet au manque-à-être, à la destitution de sa prétention d'être. À ce défaut d'identité signifiante répond l'équivalence d'objet : « je suis ça ». Un « je suis » prend place, mais pour un « être sans essence », un vide d'être.

Le parcours d'une analyse nous mène à l'angle où le manque et l'objet se dégagent et se précisent. Pour autant, pouvons-nous dire qu'une fois passé ce point, l'analyse est terminée ? Lacan nous indique qu'un pas supplémentaire se dessine à l'horizon. *Encore un effort...* pour qu'il y ait du psychanalyste. Dans la suite de son enseignement, Lacan s'appuie sur le

quadrangle pour interroger le passage à l'analyste. Il nous indique que ce passage nous ramène au point de départ, à l'angle du « je ne pense pas », situé comme place de l'analyste dans le transfert. Ce mouvement fera l'objet du séminaire consacré à l'acte analytique.

Ces dernières remarques signent la fin de nos détours dans les leçons de janvier 1967. Cheminant le long d'un *cogito* accidenté, nous avons tenté d'appréhender ses chicanes et d'éviter les contresens. Le parcours proposé ne s'avance en rien comme le seul et l'unique qui puisse être opéré. Le quadrangle reste ouvert à la variété des visites, et d'ailleurs, Lacan ne se gênera pas pour le revisiter, pour tordre ce qui, déjà, était le fruit d'une torsion. Pour notre part, nous espérons avoir cerné certains points-trous de ces leçons. La visée n'était pas de les rendre limpides ou transparents, mais au contraire, de laisser place à leur part d'ombre, à leur pouvoir d'interrogation. Ainsi, gageons que l'être, le Je, ou encore la pensée, continueront à tramer les accros d'où nos propos se tissent.

-
1. [↑](#) Ce texte est la seconde partie d'une reprise du séminaire présenté à Perpignan entre octobre 2021 et juin 2022. La première partie est parue sous le titre « D'un *cogito* mijoté façon Morgan » dans le *Mensuel*, n° 174, Paris, EPFCL, janvier 2024.
 2. [↑](#) Selon le Dictionnaire de droit privé de Serge Braudo, renvoyant à l'article 537 alinéa 2 du Code civil.
 3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ Freudien », 2023, p. 121.
 4. [↑](#) *Ibid.*, p. 121.
 5. [↑](#) *Ibid.*, p. 138.
 6. [↑](#) *Ibid.*, p. 139.
 7. [↑](#) Au rang des différences, nous relèverons également qu'au moment du *Séminaire XIV*, Lacan ne fait plus mention de l'opération qu'il situait comme complément de l'aliénation : la séparation.
 8. [↑](#) F. Balmès, *Structure, logique, aliénation*, Toulouse, Érès, 2011.
 9. [↑](#) *Ibid.*, p. 101.
 10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 124.
 11. [↑](#) *Ibid.*
 12. [↑](#) *Ibid.*, p. 124-125.
 13. [↑](#) *Ibid.*, p. 125.

14. ↑ *Ibid.*
15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 58.
16. ↑ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, p. 376.
17. ↑ G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 108.
18. ↑ Précisons que Frege rapporte la dimension de sens au domaine de la grammaire (*ibid.*, p. 104). Lacan reprendra ce point, ajoutant qu'indépendamment de sa signification, même si cette dernière est des plus obscures, une phrase correcte sur le plan grammatical est porteuse de sens. Il propose ainsi de rapporter le sens à l'instance où il situe la structure grammaticale : le Ça.
19. ↑ G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques, op. cit.*, p. 104.
20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 128.
21. ↑ Hommage à la « première arête » plantée au cœur de la *Supplique* du poète sétois.
22. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 128.
23. ↑ *Ibid.*, p. 145.
24. ↑ *Ibid.*, p. 146.
25. ↑ *Ibid.*, p. 147.
26. ↑ Sur cette question, nous renvoyons à l'éclairant ouvrage de François Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, Paris, PUF, 1999, où l'auteur revient sur les références à l'être dans les premières années du séminaire de Lacan (de 1953 à 1960).
27. ↑ Ce rapprochement est annoncé dès la première leçon de ce séminaire. Nous le retrouvons également dans les écrits de cette époque (« De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 358).
28. ↑ M. Heidegger, *Être et temps*, Paris, Gallimard, (1927), traduction F. Vezin, 1977, p. 234.
29. ↑ *Ibid.*, p. 235.
30. ↑ *Ibid.*
31. ↑ Heidegger souligne que Descartes considère l'être sous l'angle de la chose, de la *res*, qu'il fait de l'être une substance, et ce sans jamais questionner le bien-fondé de ce postulat. Il démontre ainsi que Descartes, loin de se séparer radicalement de tout savoir antérieur, garde avec lui l'héritage d'une conception de l'être comme substance.
32. ↑ M. Heidegger, *Être et temps, op. cit.*, p. 50.
33. ↑ *Ibid.*, p. 31.
34. ↑ *Ibid.*, p. 32.
35. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 127.
36. ↑ *Ibid.*
37. ↑ J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1968.
38. ↑ *Ibid.*, leçon du 17 janvier 1968.